

je vous ordonne de sortir à l'instant de chez moi, entendez-vous, Louise Beaulieu ?

— Je ne m'appelle pas Louise Beaulieu, madame, reprit la jeune femme, et se redressant implacable, effrayante, elle tira de sa poche quelques papiers, qu'elle remit au général Roland, en ajoutant : Voici la preuve que je me nomme Louisa... et que je suis fille de Paula Marchetti...

— Grand Dieu ! s'écria le comte atterré, tandis que Louisa reprenait d'une voix plus éclatante ; s'adressant à la comtesse :

— Que me parlez-vous de sortir ! je suis ici chez mon père, entendez-vous !... oui, chez le général Roland, mon père !

La comtesse se recula de deux pas, en regardant son mari, sans pouvoir trouver une parole, non plus que Charles Bellecour, aussi éperdu.

— Ma mère, que dit cette femme ? murmura Hélène en blémissant. J'ai peur... Oh ! j'ai peur !...

— Je dis, ma sœur, reprit Louisa en saisissant la main de la jeune fille épouvantée, je dis, ma sœur, que voilà mon père et le tien. Oui, cet homme infâme a séduit, déshonoré et abandonné une pauvre fille ! Elle est morte de désespoir ; et moi, son enfant, vendue à treize ans, j'en suis venue jusqu'à l'escroquerie, jusqu'au vol ! oui, ma sœur ; et puis un jour, dans ma fureur jalouse, j'ai donné des coups de couteau à mon dernier amant.

A cette effrayante révélation, il se fit un silence de mort parmi ces cinq personnes ; silence qui fut troublé par la voix d'un des valets de chambre annonçant successivement du fond de la galerie :

— Leurs excellences M^{me} l'ambassadrice et M. l'ambassadeur d'Angleterre !

— M. le duc et M^{me} la duchesse de Renneville !

— Lord et lady Beresford !

— M. le ministre des affaires étrangères !

XXIV.

A l'annonce des invités à la fête, qui, selon l'habitude, commençaient d'affluer presque tous à la même heure, le général Roland se vit perdu. Cependant la galerie étant longue, il devait se passer plusieurs minutes avant que les invités atteignissent l'entrée du salon où se trouvaient réunis Louisa, Hélène, Charles Bellecour, la comtesse Roland et son mari. Celui-ci tenta un dernier effort pour échapper à l'horrible scandale qu'il redoutait. S'adressant vivement à sa femme et lui montrant au loin les invités qui s'avançaient, il s'écria :

— Pour l'amour de ta fille, aie du courage. Je reste près d'elle, va recevoir... Et vous, Charles, courez fermer les portières de la galerie.

La comtesse Roland, éperdue, obéit presque machinalement aux ordres de son mari, et alla plus morte que vive au-devant des personnes qui s'avançaient et qu'elle rejoignit vers le milieu de la galerie, au moment où Charles Bellecour détachait les embrasses des portières, qui, se croisant en retombant, isolèrent ainsi le salon de la galerie.

Louisa, les traits empreints d'une haine implacable, d'un triomphe farouche, se tenait immobile comme la statue de la vengeance. A côté d'elle, et la contemplant avec épouvante, Hélène, pâle, immobile aussi, les mains jointes ; elle ne pouvait articuler une parole, ses dents s'entrechoquaient par un tremblement convulsif ; le général Roland, presque fou de douleur, de honte et d'effroi, ne songea qu'à arracher sa fille à cette scène affreuse, et s'écria en allant à elle :

— Charles, emmenez-la d'ici !

Mais Hélène, se jetant dans les bras de son père comme pour y trouver un refuge, murmura presque égarée :

— Mon père ! je rêve, n'est-ce pas ? Ce qui se passe ici... cela n'est pas vrai ! cette femme... qui est là comme un fantôme—Et elle désignait Louisa d'une main tremblante—cette femme, qui a volé, qui a tué ; cette femme, ce n'est pas ta fille ? ce n'est pas ma sœur ? Tu vas lui dire qu'elle ment, n'est-ce pas ?

— Tais-toi ! oh ! tais-toi ! s'écria le général à voix basse, car il craignait d'être entendu de la galerie. Viens !... viens, malheureuse enfant !

Et montrant à Charles Bellecour, non moins éperdu, la porte qui faisait face à celle de l'endroit où était renfermé Delmare : Charles, ouvrez cette porte... emmenez Hélène.

Mais l'infortunée, de plus en plus égarée, s'échappa des bras de son père, et, se rapprochant de Louisa, qui savourait sa vengeance avec une joie infernale, elle lui dit d'une voix déchirante et entrecoupée de sanglots :

— Vous mentez. Vous n'êtes pas ma sœur !

— Si, je suis ta sœur ! reprit l'implacable créature. Oui, tu es la sœur d'une voleuse, qui a donné des coups de couteau à son amant ! oui, tu es ma sœur ! oui, ton père est aussi le mien ! Vois s'il ose me contredire ! Lui qui a tué ma mère par la douleur et la misère.

— Je vous dis que vous mentez, car mon père serait un monstre ! s'écria Hélène, dont les sanglots convulsifs éclatèrent. Vous mentez ! Tout le monde vénère et bénit mon père, entendez-vous ?

— Oh ! c'est à en mourir ! s'écria le comte, et, dans une résolution désespérée, il saisit sa fille entre ses bras et, l'enlevant malgré sa résistance et ses sanglots, il s'apprêtait à l'entraîner par l'issue que Charles Bellecour avait ouverte, lorsqu'à cette porte apparut le major Maurice pâle, effrayé, s'écriant :

— Adalbert, les gens de justice, un commissaire de police, le procureur du roi, il veut te parler. Il doit être maintenant là, dans la galerie.

A ce nouveau coup, le général Roland faillit perdre la raison. Sa fille, incapable de lutter plus longtemps contre de si terribles émotions, s'était presque évanouie dans ses bras et elle tombait à terre sans son fiancé qui la soutint, l'assit dans un fauteuil et ne la quitta plus.

Le comte était encore sous le coup de la stupeur où le plongeaient les paroles du major Maurice, lorsque les portières du salon se relevèrent et laissèrent voir la galerie remplie d'une foule brillante, interdite, silencieuse, que venait de traverser le procureur du roi, suivi du commissaire de police. La comtesse Roland, chancelante et livide, les accompagnait, pendant que Charles Bellecour et le major s'empressaient auprès d'Hélène, qui, plus blanche que sa robe, la tête renversée en arrière, tressaillait convulsivement ; quelques larmes brûlantes s'échappaient de ses paupières demi-closées.

Louisa, interdite et effrayée à la vue des gens de loi, devina trop tard dans quel piège l'avait fait tomber Pietri, en paraissant servir la vengeance qu'elle voulait tirer du séducteur de sa mère. La jeune femme crut pouvoir fuir par la porte qui avait donné passage au major, mais un agent de police, embusqué là, parut, et dit à Louisa :

— Pardon, madame, personne ne peut sortir d'ici en ce moment.

Louisa baissa la tête et serra les poings de rage.

Le général Roland faisant un violent et suprême effort sur lui-même, s'était avancé au-devant du procureur du roi, en lui disant :

— De quel droit, monsieur, s'introduit-on ainsi chez moi, au milieu d'une fête que je donne à mes amis ?

Le magistrat répondit au milieu du profond silence de la foule attentive :

— Je suis désolé, monsieur le général, d'être obligé d'accomplir en un pareil moment une pénible mission, mais la justice a des droits rigoureux auxquels tous doivent se soumettre ; la police est depuis longtemps à la recherche de deux repris de justice des plus dangereux, l'un ayant pris tour-à-tour les noms de *Morisset*, de *Saint-Lambert*, et ayant été condamné par coutumace à cinq ans de travaux forcés pour faux ; son véritable nom est *Adalbert Delmare*.

Les cheveux du général se dressèrent sur sa tête ; il resta muet, pétrifié, livide...

— L'autre contumace, reprit le procureur du roi, a pris tour-à-tour les noms de d'Harville, de baronne de Monglas, et dernièrement de Louise Beaulieu, sous lequel elle a été condamnée pour tentative de meurtre et graciée hier.

Mais elle a à rendre compte à la justice de nombreuses escroqueries et de plusieurs vols qualifiés, commis sous son faux nom de baronne de Monglas, car elle s'appelle Louisa Marchetti.

— Eh bien, monsieur, reprit le comte d'une voix étranglée et avec un sourire effrayant, car en ce moment sa raison l'abandonnait, eh bien, qu'est-ce que cela me fait à moi, vos repris de justice ?

— Des renseignements que nous avons tout lieu de croire certains, monsieur le général, reprit le procureur du roi, nous autorisent à penser qu'à votre insu, Adalbert Delmare et Louisa Marchetti sont en ce moment cachés ici, dans votre hôtel. La capture de ces deux dangereux repris de justice a paru si importante, qu'à notre grand regret, monsieur le général, nous venons faire ici des recherches, en vertu d'un mandat qui nous est confié.

— Cela ne me regarde pas, moi, répondit le général Roland, presque hébété par la terreur et avec son même sourire effrayant. S'il y a des malfaiteurs chez moi, arrêtez-les. L'on ne m'arrêtera peut-être pas, moi, je suppose ?

Et il se mit à rire d'un rire convulsif.

— Ah ! le malheureux ! s'écria le major Maurice en courant à son ami, sa raison s'égarait, il n'y résistera pas.

Et s'adressant au général à voix basse en lui prenant la main :

— Mon ami, du courage, reviens à toi.

Le comte ne parut pas entendre le major, et jeta autour de lui en ricanant des regards de plus en plus effarés.

La comtesse s'était rapprochée de sa fille, que Charles Bellecour ne quittait pas.

Hélène avait peu-à-peu repris ses sens ; ses grands yeux s'ouvraient fixes, attentifs à tout ce qui se passait. Deux ou trois fois sa mère lui parla, mais, sans lui répondre, la jeune fille, posa son doigt sur ses lèvres, fit signe à la comtesse de garder le silence, et parut écouter avec une sombre curiosité ce qui se disait autour d'elle.

La foule des invités pressée à l'entrée du salon avait fait entendre un sourd murmure de surprise en voyant l'étrange attitude du général Roland en cette circonstance et en entendant ses réponses non moins étranges.

A ce moment, la tête de Pietri parut à l'embrasure de la porte gardée par l'agent de police, auquel le Corse dit deux mots à l'oreille, en lui désignant d'abord du geste l'endroit où était enfermé Delmare, puis Louisa, qui, debout, le front indomptable, les lèvres contractées par un affreux sourire, oubliait son sort, pour jouir d'une vengeance plus horrible cent fois que celle qu'elle avait rêvée dans sa haine contre le séducteur de sa mère.

— Monsieur le général, reprit le magistrat, nous allons, si vous le permettez, commencer nos recherches.

— Vous n'irez pas loin, monsieur le procureur du roi, dit l'agent de police en mettant sa grosse main sur la blanche épaule de Louisa : voilà déjà Louisa Marchetti !

Alors il se fit une grande rumeur dans la foule des invités, stupéfaite de voir cette reprise de justice, cette voleuse en élégante toilette de bal dans le salon du général Roland, tandis que le commissaire tira un signalement de sa poche, le lut en examinant attentivement Louisa, et dit :

— C'est elle, c'est bien elle ! Agent, ne la quittez pas d'une seconde.

— Monsieur le procureur du roi, reprit l'homme de police, il paraît qu'Adalbert Delmare a été caché par M. le général dans cette chambre-là en face, et il désigna la porte, et que M. le général a mis la clef dans sa poche.

Un nouveau et plus grand murmure des invités se fit entendre, et en même temps le major Maurice, qui tâchait en vain de rappeler le général au sang-froid et à la raison, aperçut au premier rang de cette foule brillante M. de Bourgueil, sardonique et menaçant, ayant à côté de lui sa femme, pâle, défaillante, et sa fille, inquiète et interdite comme tous les assistants.

— Serait-il vrai, monsieur le général, reprit le procureur d'un air de doute, que vous ayez enfermé le repris de justice Adalbert Delmare dans cette chambre dont voici la porte ?

— C'est parfaitement vrai, mon cher monsieur, répondit le général avec un éclat de rire insensé. Ah ! ah ! ah !... vous concevez, ce pauvre jeune homme... ah ! ah ! ah ! c'est étonnant comme il doit m'intéresser, ce faussaire, et fouillant dans sa poche, il ajouta : Voici la clef, et il la remit à l'homme de police. Voici a clef, ah ! ah ! ah ! vous allez peut-être aussi m'arrêter comme complice !

L'agent de police ouvrit la porte au milieu d'un morne silence, entra précipitamment, puis, au bout d'une seconde, il poussa un cri, et ressortit tout pâle en disant :

— Ah ! monsieur le procureur du roi ! ah ! monsieur !

— Qu'y a-t-il ? dit vivement le magistrat.

— Mort ! répondit l'agent de police. Adalbert Delmare s'est pendu avec sa cravate à l'espagnolette de la croisée.

A ces mots, les deux magistrats entrèrent précipitamment dans la chambre, pendant que plusieurs femmes, poussant des cris d'effroi, quittaient la galerie, suivies de leurs maris ; mais le plus grand nombre des invités, cédant à une curiosité invincible, firent irruption dans le salon, et parmi eux se trouvaient M. de Bourgueil, sa femme et sa fille.

La comtesse Roland se sentait mourir ; elle voyait Hélène, toujours calme, attentive, muette, les traits décomposés, prêter une attention

dévotante à ce qui se passait autour d'elle ; soudain elle entendit son père s'écrier, délirant :

— Mort, mon fils ! mort !

— Son fils ! murmura la foule avec épouvante ; ce repris de justice, c'est son fils !

— Hélène, n'écoutez pas, s'écria la comtesse non moins égarée que son mari, en voulant presser la tête de sa fille contre son sein. Mais se dégageant doucement, Hélène fit de nouveau à sa mère le signe de garder le silence.

— Adalbert Delmare ! c'était mon frère, il serait vrai ! s'écria Louisa d'une voix retentissante. Oh ! tu es vengée, ma mère ! et s'adressant au comte, — Eh bien ! général Roland, eh bien ! mon père, tu dois être fier de tes deux enfans !

— Sa fille ! murmura de nouveau la foule avec un redoublement d'épouvante. Cette voleuse, c'est aussi sa fille !

— Suis-moi, malheureuse, reprit l'agent de police entraînant Louisa. Au moment où le procureur du roi et le commissaire de police sortaient de la chambre mortuaire, l'un de ces magistrats tenait un papier ; il dit au général :

— Il n'est que trop vrai, monsieur le général, ce malheureux s'est suicidé. Il a laissé sur une table ce pli à votre adresse.

— Voyons, dit le comte prenant le papier malgré les efforts de Maurice, auquel il dit : Tu as raison, la providence, quand elle s'en mêle, va jusqu'au bout ; mais, par l'enfer ! moi aussi j'irai jusqu'au bout !

S'avançant vers la foule des invités, effrayant de désespoir, il leur dit :

— Écoutez ce que m'écrit mon fils avant de se tuer, mon fils, le repris de justice, le frère de cette malheureuse, ma fille, qui a volé, qui a assassiné, car ce sont bien mes enfans, véritables enfans de l'amour : la mère de l'un est morte de douleur et de honte ; la mère de l'autre est morte de désespoir et de misère, leurs enfans abandonnés sont devenus des criminels. C'est charmant, n'est-ce pas, les hommes à bonnes fortunes ! Depuis, vous le voyez, mes honorables amis, je n'en ai pas moins glorieusement fait mon chemin dans le monde. Le roi me comble, et ses fils viennent chez moi ce soir ; seulement ils tardent trop, le plus beau de la fête sera passé. Mais j'oubliais cette lettre de mon fils, le repris de justice, le suicide ; cette lettre, vous l'attendez, écoutez-la donc, entre amis, pas de secrets.

Et le comte, au milieu d'un silence glacial et d'une impression impossible à rendre, lut d'une voix saccadée, convulsive, ces lignes d'Adalbert Delmare :

« Mon père, vous m'avez dit de bonnes paroles, vous m'avez pardonné, vous m'avez tendu votre loyale et glorieuse main. Ce contact m'a donné du cœur. J'ai tout entendu. On me cherche, du moins vous n'aurez plus à rougir de moi. Vivant, j'étais las de la vie, et encore

plus de la honte. Peut-être aurais-je fini autrement si je vous avais connu plus tôt. Adieu, mon père. »

A mesure que le général Roland avait lu cette lettre, l'espèce de spasme convulsif et d'égarément auquel il était en proie avait cédé à l'émotion ; il acheva sa lecture d'une voix entrecoupée de sanglots et il murmura :

— Oh ! le malheureux enfant !

Puis, relevant les yeux, il vit à peu de distance de lui, monsieur et madame de Bourgueil, ainsi que leur fille.

Alors le général Roland s'écria avec l'accent d'un homme désespéré qui s'attend à tout :

— Monsieur de Bourgueil, vous aussi ! arrivez donc, vous manquez à la fête !

Madame de Bourgueil frémit, regarda sa fille et sentit ses forces l'abandonner ; mais quelle fut sa surprise d'entendre son mari s'incliner devant le général Roland, et lui répondre d'une voix émue et pénétrée :

— Croyez, monsieur, qu'ainsi que toutes les personnes qui ont la douleur d'assister à ces déplorable événements, je suis navré du coup imprévu qui vous frappe.

Et s'inclinant de nouveau et profondément devant la comtesse, il dit à Madame de Bourgueil :

— Venez, madame.

— Oh ! merci ! lui dit-elle d'une voix étouffée ; vous êtes généreux pour lui.

— Le cœur me manque, reprit M. de Bourgueil. Je ne serai pas assez lâche pour frapper un homme ainsi accablé... Je ne suis que trop vengé. Puis s'adressant tout bas à sa femme, il lui dit avec sincérité : Julie, je vous pardonne.

— Et à ma fille, murmura M^{me} de Bourgueil, lui pardonnez-vous aussi ?

— Oui, répondit-il très ému, oui, je vous le jure... jamais elle ne saura ce triste secret... dès aujourd'hui je l'adopte pour ma fille... Mais venez... venez... cette maison est maudite.

Au moment où M. de Bourgueil, sa femme et sa fille quittaient la galerie, un domestique accourut du dehors en disant :

— Général... le piqueur qui précède la voiture de Leurs Altesses Royales vient d'entrer dans la cour.

Maurice fit un signe au domestique et sortit avec lui pour éviter une dernière humiliation au général, qui, brisé, anéanti, était tombé assis dans un fauteuil, la figure cachée entre ses deux mains... Peu-à-peu la foule consternée s'était écoulée silencieuse ; la brillante galerie, éblouissante de lumières et de fleurs, devint déserte.

La comtesse, agenouillée devant le fauteuil où était assise sa fille, tâchait de la ramener à elle-même ; mais Hélène, les yeux fixes, les lèvres contractées par un sourire convulsif, semblait ne voir ni n'entendre sa mère... Seulement, de temps à autre, elle portait machinale-

ment son doigt à ses lèvres, disant à voix basse, d'un air égaré :

— Écoutez... écoutez !... c'est ma sœur... c'est mon frère...

Charles Bellecour debout, de l'autre côté du fauteuil, ne prononçait pas une parole ; mais les larmes ruisselaient sur ses joues.

Pietri, entrant alors sans bruit par une des portes latérales près de laquelle se tenait le jeune homme, lui dit à demi-voix :

— Tout paraît désespéré... ouvrez la lettre de votre pauvre père... tout sera réparé... la joie succèdera au chagrin, comme le beau temps après l'orage, lisez vite.

Et avant que Charles Bellecour eût eu le temps de lui répondre, le Corse se retira du côté de la galerie, où il resta à demi caché derrière l'une des portières dépliées ; Charles cédant à un dernier espoir s'approcha d'une console où brûlaient des bougies, tira de sa poche la dernière lettre de son père et la lut.

Le major Maurice rentrait alors, il courut au général dont l'anéantissement était tel, qu'accoudé sur la table, sa tête dans ses mains, il sanglotait, n'osant lever les yeux sur sa femme et sur sa fille.

— Mon ami, lui dit le major d'une voix grave, Dieu a puni ; peut-être maintenant aura-t-il pitié de tant de maux, il te reste ta femme, ta fille, l'honnête homme que tu lui as choisi pour époux ; ils savent maintenant tes égarements d'autrefois, mais ils savent aussi, par le bonheur qu'ils te doivent, que ces égarements tu les as expiés. Courage donc, le cœur d'une épouse et d'une fille renferment des trésors de tendresse inépuisable ; ces cœurs généreux seront ton refuge. Viens, ami, elle sont là, elles t'attendent.

— Non, murmura ce malheureux, écrasé de honte et de douleur, et la figure toujours cachée, non, je n'ose pas... je leur fais horreur.

— Madame, dit le major en allant vers la comtesse, madame, vous entendez Adalbert, venez le rassurer... vous, Hélène, venez aussi.

— Mais vous ne voyez donc pas que sa raison s'égaré ! dit la comtesse en fondant en larmes ; elle ne me voit pas... elle ne m'entend pas.

Le major s'approcha de sa filleule, lui prit la main, et se penchant vers elle, lui dit d'une voix vibrante :

— Hélène, votre père est bien malheureux... votre père pleure... il vous attend... Vous ne l'aimez donc plus, votre père ?

A mesure que la voix du major parvint à ses oreilles, la jeune fille tressaillit, redressa la tête, parut revenir peu à peu-à-elle, et lorsque le major répéta une seconde fois :

— Hélène, vous ne l'aimez donc plus, votre pauvre père qui pleure ?... Il est si malheureux !...

La jeune fille se leva comme en sursaut et, apercevant le général, courut se jeter à son cou en disant :

— Mon père, oh ! ne doute pas, du moins !

La comtesse suivit sa fille ; toutes deux s'agenouillant devant le général, l'enlacèrent de leurs bras, tandis que lui, sa tête grise toujours inclinée, n'osant encore lever les yeux, murmurait à travers ses sanglots :

— Non, non, vous ne pourrez jamais me pardonner ! vous ne pourrez plus m'aimer !

— Ne plus t'aimer ! s'écria la comtesse, quand nous te voyons si malheureux ! !

— Ne plus t'aimer ! murmura Hélène, et qui donc maintenant t'aimerait, si ce n'est nous ? Et Hélène retourna machinalement la tête, comme pour chercher du regard son fiancé, étonnée qu'il ne fût pas, comme toute la famille, auprès du général.

Le jeune homme, suivant l'avis de Pietri, avait ouvert la dernière lettre de son père ; elle n'était pas longue... et pourtant il fut longtemps à la lire... Il semblait épeler chacun des mots en frémissant. Il venait de la relire encore, au moment où Hélène le cherchait du regard... Alors elle le vit s'approcher lentement... trébuchant presque comme un homme ivre... puis tenant cette lettre ouverte à la main, la présenter au général Roland, en lui disant d'une voix entrecoupée par des intermittences convulsives :

— Monsieur... vous... avez... tué... mon père... dans un duel... à coups de couteaux.

— Que dit-il ! s'écria le major en se précipitant vers le jeune homme, et saisissant la lettre qu'il tenait à la main. Charles Bellecour ne la lui disputa pas, et dit d'une voix sourde :

— Ce malheureux qui s'est suicidé là, c'était... c'était... mon frère !

Le général, sa femme et sa fille regardaient Charles en silence et avec stupeur ; ils le croyaient fou. Car après avoir contemplé un moment encore Hélène, il porssa un cri de douleur déchirante et disparut par la galerie, fuyant éperdu comme un insensé, tandis que le major, après avoir lu la lettre s'écriait :

— Lui... fils de M. Delmare ! C'est impossible.

— Mon cher maître, ne craignez rien ! s'écria tout-à-coup Pietri, qui, sortant de derrière la portière, semblait accourir par la galerie. Mademoiselle Hélène, rassurez-vous ; tout va s'expliquer. Assez de malheurs pour aujourd'hui. M. Charles s'est trouvé mal... ça ne sera rien ; on lui donne les premiers soins... Mais au nom du ciel, mes chers et bons maîtres, ne vous alarmez pas... je vais tout vous expliquer.

Si étranges qu'eussent été les événements de la soirée, le général et le major lui-même, en proie à de nouvelles angoisses, ne songèrent pas en ce moment à accuser ou à soupçonner Pietri d'avoir été le secret moteur de ces événements. Il accourait d'ailleurs, disait-il, afin

de conjurer le dernier coup dont était menacée cette malheureuse famille. Il fut donc écouté avec une avide anxiété.

— Mes chers maîtres, dit-il de sa voix tremblante, vous m'excuserez s'il y a quelque trouble dans mon récit ; mais les affreux événements de ce soir m'ont tant ému que je peux à peine rassembler mes idées... enfin m'y voici. D'abord, mademoiselle Hélène, rassurez-vous, au sujet de votre mariage ; voici pourquoi une heure avant ce duel fatal dont mon cher maître ne s'est que trop souvenu, M. Delmare a écrit plusieurs lettres ; s'il était tué, elles devaient être remises à son fils Adalbert Delmare, à différentes époques de sa vie. Ces lettres furent placées sous enveloppe par M. Delmare avec cette adresse : *Pour mon fils*.

— Mais, dit le major, ces détails, comment les savez-vous ?

— Pardon, monsieur le major, je ne peux tout dire à la fois... Ayez pitié de moi... ma pauvre tête est si faible... si bouleversée par ce qui arrive... que c'est à peine si je joins deux idées... Après les deux lettres dont je vous ai parlé, M. Delmare en écrivit une autre à un de ses parens, dépositaire des valeurs de portefeuille qui composaient la totalité de sa fortune. Excusez-moi d'entrer, monsieur, dans ces petits détails, ils ont leur importance, vous allez le voir. M. Delmare instituait ce parent légataire universel, à la condition d'adopter Adalbert Delmare, de lui donner son nom et d'en faire son héritier... M. Delmare succomba dans le duel que vous savez... Mais peu de temps après la mort de son mari, M^{me} Delmare s'aperçoit qu'elle est mère... Or, c'est à cet enfant posthume, que par la délicatesse de sa mère, d'accord en cela avec le légataire universel de son mari (suivez-moi avec attention, je vous prie, de peur de confusion) c'est à cet enfant posthume, dis-je, le véritable fils de M. Delmare, que furent plus tard remises les lettres primitivement destinées à Adalbert. Vous me comprenez bien, je crois. Or, le seul but de ces lettres était, dans la pensée de M. Delmare, de préparer de loin une terrible vengeance, à laquelle mon cher maître a heureusement échappé, de mettre le père et le fils l'épée à la main en face l'un de l'autre... Le sort en a heureusement décidé autrement, car (et c'est là surtout ce qui doit vous rassurer, mes chers maîtres) ce ne fut plus Adalbert qui dut venger la mort de Delmare ; ce fut son enfant posthume, son vrai fils, qu'un certain M. Bellecour, légataire universel du défunt, adopta, et auquel il laissa son nom.

— Mais vous êtes fou ! s'écria le major, commençant à pressentir une nouvelle trahison de Pietri, ce que vous dites est faux.

— Pardon, monsieur le major, je veux seulement bien établir ceci : que M. Charles Bellecour, fiancé de M^{lle} Hélène, est le fils posthume

ÉPILOGUE.

Quinze mois environ se sont passés depuis les événements précédents ; une lampe brûle dans une des froides cellules de l'abbaye de la Trappe, et jette sa pâle clarté sur la couche où est étendu un mort revêtu de la robe à capuchon des frères trappistes.

Au chevet de ce mort, un homme portant le même costume monastique est assis, son front penché sur sa main.

Cinq heures du matin sonnent au loin, à l'horloge de l'abbaye ; bientôt le glas funèbre des cloches se fait entendre.

Le trappiste tressaille, se lève et dit :

— Cinq heures ! la veillée de la mort est terminée... on va venir le prendre et rendre ses dépouilles à la terre.

S'agenouillant alors et prenant la main froide et raide du mort, le trappiste y déposa un pieux baiser et dit :

— Adieu, ami ! j'ai assisté à ta longue agonie, car après la mort de ta fille et de ta femme, ta vie n'a plus été qu'une agonie... tu as espéré trouver quelque soulagement à ton désespoir dans les austères pratiques du cloître. Je t'ai suivi ici, je t'ai vu mourir, j'ai clos ta paupière, ta main déjà glacée a serré la mienne, ta voix expirante m'a dit : « Adieu, Maurice, tu as été » fidèle jusqu'à la fin à notre vieille amitié de » soldat. Adieu, frère. »

Et à ce moment solennel, où nous allons être séparés pour jamais — reprit le major sans pouvoir retenir ses larmes ; — moi je te dis une dernière fois : adieu... frère... adieu, Adalbert ; le devoir suprême accompli, je retournerai dans ma pauvre demeure de Ville-d'Avray... bien triste désormais... car je vous ai perdus... toi, ta femme, ta fille... vous trois... qui me faisiez oublier que je n'ai jamais eu de famille... On vient... encore adieu, ami... encore adieu, frère !..

Les derniers devoirs rendus au général Roland, le major Maurice, qui n'avait fait, en entrant à l'abbaye de la Trappe, que des vœux temporaires, partit le jour même pour son humble et solitaire retraite de Ville-d'Avray, qu'il ne quitta plus, vivant avec ses livres et ses souvenirs.

EUGÈNE SUE.

FIN.

de M. Delmare, de sorte que, suivez bien mon raisonnement, s'il vous plaît... de sorte qu'en épousant la fille de mon cher maître, ce jeune homme se trouverait naturellement le gendre du meurtrier de son père.

Alors Pietri, profitant d'un moment de stupeur causé par cette foudroyante révélation, tira de sa poche deux pistolets dont il s'arma pour protéger sa retraite, et commença de l'effectuer à reculons.

Charles Bellecour parut alors au fond de la galerie, pâle comme un spectre. A la vue de Pietri qui, ses pistolets à la main, reculait en élevant de plus en plus la voix, le fiancé d'Hélène s'arrêta, les deux bras croisés sur sa poitrine et écouta.

— Ainsi, mon cher maître, disait Pietri, le dernier espoir qui vous restait pour votre fille vous est enlevé... tout ce qui est arrivé ce soir ici, est arrivé par ma volonté... J'ai tout fait... j'ai tout préparé... depuis vingt-cinq ans, je couve ma vengeance, mon honoré maître ; j'ai attendu long-temps afin de vous frapper plus sûrement vous et les vôtres... car il y a vingt-cinq ans vous avez séduit Paula Marchetti... et je l'aimais moi ! Ta femme et ta fille mourront de chagrin et tu leur survivras.

A ces terribles paroles, Hélène qui s'était jusqu'alors tenue debout près de sa mère, tomba évanouie en poussant un cri déchirant ; son père, sa mère, le major Maurice coururent à elle, tandis que Pietri marchant toujours à reculons opérait sa retraite ; mais il n'avait pas aperçu à quelques pas derrière lui, Charles Bellecour, toujours debout, immobile, les bras croisés sur sa poitrine ; aussi à peine eut-il dépassé le seuil de la galerie, que le fiancé d'Hélène se jeta sur Pietri pour lui arracher ses armes ; les rideaux retombèrent dans la lutte et l'on entendit presque aussitôt deux coups de feu.

Charles Bellecour avait brûlé la cervelle à Pietri et s'était tué ensuite.